

Le fait colonial et nous. Histoire d'un éloignement

Daniel Rivet

Abstract

The colonial issue and us : a history of distantiation, Daniel Rivet.

The colonial issue is no longer exciting and its study no longer occupies a major place in the field of knowledge. The time has therefore come to resume the dialogue, to restate the problematics, far from any commemoration or execration.

Citer ce document / Cite this document :

Rivet Daniel. Le fait colonial et nous. Histoire d'un éloignement. In: Vingtième Siècle, revue d'histoire, n°33, janvier-mars 1992.

Dossier : L'épuration en France à la Libération. pp. 127-138;

doi : <https://doi.org/10.3406/xxs.1992.2495>

https://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1992_num_33_1_2495

Fichier pdf généré le 27/03/2018

ENJEUX

LE FAIT COLONIAL ET NOUS

HISTOIRE D'UN ÉLOIGNEMENT

Daniel Rivet

Le fait colonial n'est plus un enjeu de nos affrontements franco-français. Et son étude historique est quelque peu languissante. Daniel Rivet sonne la diane.

Les réflexions qui suivent ne constituent ni un réquisitoire contre l'amnésie dont souffrirait notre mémoire nationale vis-à-vis de notre passé colonial, ni un plaidoyer pour réhabiliter l'histoire d'outre-mer, encore moins un manifeste proposant d'autres découpages et des traitements nouveaux, comme s'il s'agissait d'arracher cette histoire à son tour à l'espèce de somnambulisme théorique qui, il y a une génération, affectait encore la communauté des historiens¹.

Ces considérations se relient, pour une part, à l'observation de l'actualité marquée par les séquelles d'une décolonisation qui n'en finit jamais de nous gicler au visage (affaire Boudarel, réaffleurement douloureux du dossier des harkis...) et, d'autre part, à l'événement historiographique que représente, soixante ans après la publication de la monumentale et quasi officielle *Histoire des colonies françaises* sous la direction de Gabriel Hanotaux, la sortie de l'imposante *Histoire de la France coloniale*².

1. Michel de Certeau, « L'opération historique », dans *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, tome 1, p. 3-4.

2. En deux volumes chez A. Colin, Paris, 1991, tome 1, 846 p. ; tome 2, 654 p.

Ces variations annoncées procèdent donc du genre de l'essai et non du traité, de la rubrique du bloc-notes et non du séminaire, du propos en échappée libre et non de la thèse muselée dans un discours sur la méthode.

○ L'ÉCLIPSE DU FAIT COLONIAL DANS LE CHAMP DES SAVOIRS ET L'AIRE DES PASSIONS « FRANCO-FRANÇAISES »

Que le phénomène colonial souffre de rester sous-analysé ou gommé dans le territoire de l'historien, comme dans l'air du temps, on hésite à l'affirmer. N'est-ce pas vouloir se donner de l'importance en grossissant son champ d'investigation et de l'assurance en ayant mine de prodiguer une leçon de morale à ses contemporains ? Et pourtant l'estompement ou l'escamotage de cet instant dans le savoir des sciences humaines est un fait, et qui mérite commentaire. Examinons quelques-uns de ses symptômes.

C'est d'abord la dissolution de la colonisation en tant qu'objet d'histoire spécifique disposant d'une nomenclature propre. Colonial : l'emploi de ce terme est a priori frappé de discrédit à l'instar de celui d'indigène. Un casque colonial, une chaire de géographie coloniale, les troupes coloniales, la femme coloniale ; de cette terminologie obsolète émane un parfum d'archaïsme, voire

ENJEUX

une rumeur de scandale. Avec le reflux des empires s'est imposé un attirail sémantique occultant notre passé colonial : pays sous-développés, Tiers Monde, Nord-Sud, cache-misère pour voiler la confrontation inégale des mondes et le processus de recolonisation rampante des pays tropicaux par l'hémisphère nord. Il n'y a donc plus d'histoire de la colonisation en soi et pour soi, ni d'empires coloniaux dont on déchiffre linéairement la configuration temporelle. L'histoire de la colonisation s'est muée en histoire de l'outre-mer depuis 1945, puis s'est fondue dans celle des mondes extra-européens, néologisme fabriqué à la fin des années 1970.

Dans les programmes de recherche qui découpent aujourd'hui des aires culturelles, on tend à court-circuiter le moment colonial qui figurait voilà encore un demi-siècle l'apothéose ou presque de l'évolution de l'humanité. Dès lors, les chercheurs en sciences sociales (américanisme oblige) opèrent l'aller et retour entre l'histoire immédiate (post-coloniale) et l'histoire extrêmement lente (le tréfonds précolonial) et sautent à pieds joints sur l'épisode colonial. Ils ont l'oreille collée sur les battements de la conjoncture et le regard fixé sur les structures immémoriales, et ils évoluent à l'unisson sur les deux rives de la Méditerranée : aux confins du journalisme et de l'anthropologie. L'historien faisant le raccord entre le très lointain et le très récent est communément ignoré.

Mais cette occultation n'intervient pas seulement à la périphérie de la discipline. L'inventaire des grandes collections historiques, le dépouillement des revues, l'examen des best-sellers de la production historiographique en France révèlent que l'histoire de la colonisation reste ou bien effleurée ou bien ignorée¹.

Tangentiellement abordé, notre passé colonial l'est dans l'archéologie de la mémoire

1. Le constat, abrupt, mériterait d'être nuancé : à titre de contre-exemple, cf. la place du fait colonial dans l'ouvrage de Madeleine Rebérioux, *La France radicale ? (1898-1914)*, tome 11 de *La nouvelle Histoire de la France contemporaine*, Paris, J.E. Seuil.

nationale². Ignorée, l'expérience coloniale de nos voisins l'est dans presque toutes les synthèses prenant en écharpe leur histoire contemporaine³. Et si, globalement, on prend un peu de recul avec ces affirmations frisant la polémique, qu'observe-t-on ? Que, par exemple, sur l'Empire britannique scruté de si près par quelques-uns des plus grands esprits de jadis, de Karl Marx à André Siegfried, on dispose aujourd'hui, en français, d'une seule mise au point, au demeurant de qualité, mais plus de toute première fraîcheur, puisqu'elle remonte au début des années 1970⁴.

Cette relative marginalisation de l'épisode colonial dans l'historiographie française est symétrique du retrait apparent dont il est affecté dans la conscience nationale. Il est significatif que 7 % seulement des Français considèrent la guerre d'Algérie comme un des principaux événements ayant marqué l'histoire de notre pays au 20^e siècle⁵. Il est symptomatique que l'affaire Boudarel n'ait pas provoqué plus de tohu-bohu, ni mobilisé les intellectuels dans un succédané de l'affaire Henri Martin transposé dans la contexture d'aujourd'hui. Médias et intelligentsia paraissent s'être employés plutôt à la circonscrire et à la déminer : ni chartistes pour collationner les faits⁶, ni grands écrivains pour accuser ou excuser⁷.

À contrario, on m'objectera la réapparition spectaculaire de la colonisation dans la bande dessinée, le roman, le film, les émissions de radio et de télévision. L'épisode colonial resurgit, c'est vrai, mais rarement

2. Seule l'exposition coloniale de 1931 trouve grâce dans *Les lieux de mémoire*, tome 1, *La République*, Paris, Gallimard, 1984, avec une excellente mise au point de C.-R. Ageron, (p. 561-594).

3. Celles de François Bédarida et Roland Marx en particulier.

4. Henri Grimal, *De l'Empire britannique au Commonwealth*, Paris, A. Colin, 1971, 416 p. (coll. « U2 »).

5. C.-R. Ageron, dans *Histoire de la France coloniale*, tome 2, 1914-1990, *op. cit.*, p. 570.

6. Observons que Boudarel n'est pas mentionné dans le récit de captivité de Jean-Jacques Beucler, *Quatre années chez les Viets*, Paris, Lettres du monde, 1977.

7. Des écrivains comme Marguerite Duras et Régis Debray se taient là où Camus, Malraux, Sartre et tutti quanti auraient parlé.

de manière heuristique pour donner de la profondeur historique et du tranchant épistémologique à l'émotion née sur-le-champ et au commentaire de l'instant. C'est ainsi qu'on évoque l'hypothèse d'une jeune femme maghrébine accédant à la mairie de Marseille, mais que jamais on n'invoque la libération de la cité phocéenne en 1945 par des troupes en majorité nord-africaines, qu'on fait la une avec les péripéties de la mosquée de Lyon, mais qu'on ne rappelle jamais le sacrifice du 25^e régiment de tirailleurs sénégalais aux portes de l'agglomération, à la veille de l'armistice de juin 1940.

Pour autant que le moment colonial réintervienne, c'est dans l'imaginaire d'individus qu'il se loge, et non dans une conscience collective structurée par une pédagogie de l'histoire et un discours politique. C'est donc avec pour ingrédients la nostalgie filtrant le travail de mémoire¹ et la demande d'exotisme en version savante et distinguée (*Autrement*) ou plus rudimentaire et plébéienne (la bande dessinée). L'essai de Pascal Bruckner faisant l'autopsie du tiers-mondisme² a été l'un des déclencheurs de ce renversement d'époque où dorénavant « Tendres tropiques » succèdent à « Tristes tropiques », selon une formule du numéro spécial consacré au temps des colonies par *L'Histoire*³. On va donc chercher dans notre héritage colonial de quoi légitimer nos pratiques contemporaines en leur conférant ainsi un cachet culturel. On réédite à tour de bras les carnets de route des explorateurs et les récits de voyageurs du 19^e siècle, parce que c'est la vogue des « nouveaux aventuriers » et des expériences de dépaysement où se marient sport et spiritualité. On s'intéresse aux cultures africaines parce que périodiquement on décrète que *Black is beautiful*, et aux contorsions des derviches tourneurs

parce qu'elles préfigurent l'expression corporelle et la culture « hip hop ». Mais les savoirs pratiques accumulés à l'époque coloniale ne font plus sens pour nos contemporains et ont été interrompus. Ils sont relégués au purgatoire de la science dans l'attente de la catastrophe naturelle (tremblement de terre, inondations), épidémique (choléra, paludisme), historique (tuerie interethnique, banditisme social, coup d'Etat militaire) qui les fait rejouer non sans raccords artificiels.

Mais le signe le plus tangible de cette désaffection, c'est qu'il n'y a plus d'intercesseurs privilégiés entre les deux rives, à l'instar de ceux qui s'étaient chargés de nous faire l'inventaire de la colonisation, de nous commenter l'actualité chaude du Tiers Monde surgissant, de nous dire comment sortir du sous-développement. Certains sont morts : Frantz Fanon, Charles-André Julien, Jean Rous, Tibor Mende, etc. Les autres se sont reconvertis. Aimé Césaire gère sa ville. Yves Lacoste a basculé de l'inventaire des critères du sous-développement sur la fréquence marxiste-léniniste à l'expertise, sur le registre fonctionnaliste, en géopolitique. Jean Lacouture a troqué cinq hommes *et* la France (F. Abbas, Bourguiba, Ho chi Minh, Mohamed V, Sekou Touré) pour cinq hommes *de* et *en* France (Blum, de Gaulle, Malraux, Mauriac, Mendès France). Albert Memmi n'emprunte plus à Jean-Paul Sartre son ontologie pour exposer ce que le colonialisme écorchait de plus violemment intime chez le colonisé, mais délivre dans de petits billets au *Monde* la sagesse tranquille et voluptueuse d'un vieux juif ayant longuement fréquenté les hommes de l'Antiquité. Léopold Sédar Senghor est à l'Académie. Seul René Dumont perdure dans sa démarche, son diagnostic, son pronostic, son illuminisme tiers-mondiste : le dernier de nos Mohicans...

Il ne s'agit pas de dénoncer ces glissements d'itinéraire, mais simplement de les constater. Et il faut croiser tous ces indices et s'interroger. Ils signifient, de manière topique, que

1. Le phénomène de l'oubli sélectif intervient pour générer une rhétorique de compensation et sublimation. Dans le cas de l'Algérie française, le temps semble arriver où, selon le proverbe yiddish, « il y a de la douceur à raconter les malheurs passés ».

2. Pascal Bruckner, *Le sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Le Seuil, 1983, 309 p.

3. N° 69, 1984.

le temps des colonies et l'épreuve de la décolonisation s'éloignent de nous irrévérablement et que les passions refroidissent inéluctablement. Aux historiens d'aujourd'hui, il appartient de prendre parti et d'en tirer la conclusion qu'on est enfin sorti de la dialectique de la célébration et de la condamnation du fait colonial qui a si longtemps et si profondément biaisé l'écriture de son histoire.

○ « LA GUERRE EST FINIE »¹ :
NI COMMÉMORER, NI EXÉCRER

A l'histoire coloniale, il revint d'exalter la colonisation. On ne refera pas une énième fois son procès². On soulignera son paradoxe fondateur et ses zones névralgiques.

L'étonnant, c'est que l'histoire d'inspiration coloniale n'a guère été pratiquée par des historiens de métier, plutôt par des amateurs à partir d'un savoir tiré de leurs expériences de terrain et sans pour autant maîtriser toujours les techniques de la profession. Les rares historiens de métier qui se hasardent dans ce domaine font l'histoire coloniale plutôt qu'ils n'écrivent cette histoire : ainsi Alfred Rambaud et Gabriel Hannotaux. La plupart des opérateurs sont donc des diplomates³, des militaires⁴, des fonctionnaires coloniaux⁵, sans compter la foison des experts en sciences humaines, géographes et ethnographes en particulier⁶.

1. Je fais allusion au film d'Alain Resnais (1965) qui, s'agissant de l'Espagne franquiste, postulait qu'à l'âge de la critique des armes devait succéder celui des armes de la critique.

2. S'agissant du passé de l'Afrique du Nord, voir Abdallah Laroui, *L'histoire du Maghreb*, Paris, Maspero, 1970, 390 p., et Jean-Claude Vatin, *L'Algérie politique, histoire et société*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1974, 312 p.

3. En un temps, il est vrai, où on passe aisément de l'université au Quai d'Orsay, Robert de Marcilly, agrégé d'histoire et chef du bureau du Maroc avant 1912, en constitue le prototype.

4. Il faudra recenser les officiers coloniaux qui glissèrent du service intellectuel dans l'armée à l'université : au Maroc Robert Montagne, Vincent Monteil, etc.

5. Exemple : Maurice Delafosse, Auguste Terrier et al., *Histoire des colonies françaises et de l'expansion française dans le monde*, Paris, Plon, 1931, 4 tomes.

6. Augustin Bernard, *L'Afrique du Nord pendant la guerre*, Paris, PUF, 1926, 162 p. ; Georges Hardy, *Histoire des colonies françaises*, tome 3, *Maroc et Tunisie*, Paris, Plon, 1931 ; Emile-Félix Gautier, *Un siècle de colonisation. Etudes au microscope*, Paris, Alcan, 1930, 355 p. etc.

Ne nous attardons pas sur le déterminisme social et l'évolutionnisme quasi téléologique d'après lequel, dans la pensée coloniale, l'humanité se répartit en deux : civilisées d'une part, barbares ou sauvages de l'autre. Une structure mentale quasi gémellaire oppose, terme à terme, les deux espèces d'hommes. Les uns relèvent de l'histoire, les autres de la nature, les uns du droit, les autres de la coutume, les uns de l'Etat-nation, les autres de l'empire oriental ou de la tribu. Les uns appartiennent à des peuples, les autres s'agglutinent en bandes, en hordes, en peuplades. Les uns s'élèvent à l'expression artistique et religieuse, les autres plafonnent dans le folklore et s'attardent dans la superstition. Les uns ont inventé la citoyenneté, les autres sont incapables de matérialiser les liens entre hommes autrement qu'en termes de solidarité fondée sur le sang et de sujétion envers des chefs despotiques⁷.

Cette histoire était idéologique, mais elle ne le savait pas. Mais plus encore que partielle, elle était incomplète, en privilégiant, de manière presque obsessionnelle, le temps de la fondation et la geste des bâtisseurs d'empire⁸. Car cette histoire-événement était surtout une histoire-avènement : celui de la puissance colonisatrice. Elle réduisait le passé proche à une préhistoire de l'installation de celle-ci. La lutte diplomatique en Europe pour déjouer les manœuvres des puissances et balayer le terrain, les tactiques des acteurs sur place pour neutraliser et subordonner les pouvoirs locaux, la saga des militaires de la conquête et l'« œuvre civilisatrice » des premiers colons : tels étaient les morceaux favoris des historiens coloniaux.

7. Cf. Jacques Berque, *Dépossession du monde*, Paris, Le Seuil, 1964, p. 101.

8. L'histoire coloniale a été jusqu'à la deuxième guerre mondiale le triomphe de la biographie, observait Charles-André Julien dans sa préface à *Les constructeurs de la France d'Outre-Mer*, Paris, PUF, 1946, p. 1. Spécifions pour notre part : les explorateurs plus encore que les conquérants, les bâtisseurs d'empire plus encore que les gestionnaires. C'est pourquoi le panthéon « tertio-républicain » privilégie Pavie et Savorgnan de Brazza, ces saints laïques qui sont conjointement des découvreurs de *terra incognita* et des agrandisseurs d'empire tout en restant des bienfaiteurs de l'humanité.

Ce faisant, ils épinglent des fragments du discours colonial, ils saisissent la gesticulation des héros fondateurs, ils silhouettent des indigènes en ombres chinoises, puisqu'ils font l'impasse sur les forces profondes, finances, lobbies, culture politique des décideurs, derrière le paravent de la propagande. Quant à l'inflation du phénomène colonial et à sa prolifération dans la réalité indigène, ils l'ignorent à de rares exceptions près.

Cette fixation sur la « scène originelle » du moment colonial constitue un trait de mentalité intéressant. Au fond, l'historien colonial répond à la demande d'historicité de la communauté coloniale. En fixant l'*Epochmaking* originel et en glissant sur le temps de la routinisation du fait colonial, cet historien joue avec la nostalgie du commencement absolu, qui imprègne le dispositif mental des colons : quand le colonisateur était encore innocent du mal historique accablant le peuple indigène depuis la nuit des temps, quand le vertige de la page blanche subjuguait les pionniers (vieux Africains, vieux Marocains, etc.), quand surgissait l'homme providentiel (Lanessan, Gallieni, Lyautey, etc.) avec qui on allait *faire* le Tonkin, Madagascar, le Maroc ... Et sans doute cette fixation sur les origines provenait-elle aussi de la culture républicaine, encore obsédée par l'acte instituant un « nouveau régime » (protectorat, colonie, territoire, mandat) d'une essence historique radicalement supérieure à l'« ancien régime » rayé d'un coup de plume par un traité (empire d'Annam, beylik de Tunis, royaume mérina, empire chérifien).

Mais cette histoire coloniale resta suspecte aux universitaires en métropole moins parce qu'elle était infestée d'idéologie et saturée de propagande que parce qu'elle était faite par des amateurs étrangers aux réseaux qui dessinent un *homo academicus*. Au fond, les historiens de cette époque — en gros la Troisième République — ont entériné le schéma assignant les colonies à l'ethnologie — cette science de l'homme surgie opportunément pour fournir, au paroxysme des

empires, une théorie sur les indigènes — et le passé des métropoles à l'histoire, leur présent à la sociologie¹. Le résultat, c'est qu'ils s'adressent à des géographes, à des spécialistes de l'action coloniale, lorsqu'ils s'ouvrent sur l'outre-mer². Non sans de bonnes raisons. Car quel historien jusqu'au seuil des années 1960 pouvait-il soutenir la comparaison, outre Méditerranée, avec des géographes du calibre de Pierre Gourou et Jean Dresch, des ethnologues de la trempe de Marcel Griaule et Paul Mus ? Seul Charles-André Julien. Mais, justement, celui-ci était le prototype de l'historien anticolonial, au point que l'historien talentueux s'effaça parfois sous le militant passionné : il fut le « Zola de notre décolonisation », observera plus tard Jean Lacouture³.

Et puis comme la thèse appelle l'antithèse, à l'histoire coloniale succéda l'histoire anticoloniale. Rappelons combien celle-ci fut nécessaire et courageuse en son temps. Car il fallait du cran pour rester réfractaire à l'œcuménisme colonial jetant une passerelle sur le gouffre entre les deux France, la laïque et la catholique. Dénoncer les violences de la conquête, ne pas se voiler la face en présence de l'exploitation des indigènes (dépossession foncière, travail forcé, surfiscalisation), ressentir leur humiliation et pressentir le commencement inéluctable de la fin, c'était attenter au credo civilisateur auquel souscrivaient presque tous les courants de pensée et les sensibilités politiques en métropole. C'était même s'exclure de la « synthèse républicaine » triomphante⁴.

Cette entreprise critique fut d'abord assumée par des francs-tireurs établis sur les marges de l'université, des partis et des

1. Un historien de la formation de la cité berbère en Algérie comme Emile Masqueray, un sociologue faisant l'histoire du monde chleuh au Maroc comme Robert Montagne, brouillent évidemment ce que cette répartition des rôles comporte d'arbitraire et démentent ma généralisation.

2. Pour couvrir le Maroc à l'épreuve du Protectorat, les *Annales* première manière d'avant 1945 font appel à un géographe, Jean Célerier, et à un contrôleur civil, Jacques Berque.

3. Jean Lacouture, dans *Le Monde* du 14 décembre 1978.

4. Selon la formule forgée par Stanley Hoffmann dans *La recherche de la France*, Paris, Le Seuil, 1964, p. 17.

églises : de Félicien Challaye au début du siècle¹ à Francis Jeanson à la veille de la guerre d'Algérie². L'anticolonialisme ne fera recette au sein des historiens de métier qu'à partir du courant des années 1950, et thèses, articles, colloques, débats et combats seront, pour la plupart, postérieurs à la décolonisation, exposant beaucoup d'auteurs à « prophétiser l'advenu », selon l'avertissement de Jacques Berque.

Mais les travaux universitaires des « sixties » ne se limitèrent point à montrer seulement l'envers de l'endroit colonial. Ils accomplirent une percée intéressante sur trois points en particulier.

D'abord, nos historiens anticoloniaux se placèrent du côté des indigènes, sans marquer cependant assez nettement la différence entre les victimes de l'exploitation coloniale et les vaincus de la conquête qui, comme le révélera l'histoire postcoloniale, n'étaient que des privilégiés écartés provisoirement du pouvoir. Leur mérite, ce fut de donner une signification à la violence de l'indigène « ensauvagé » par le colonisateur, à sa passivité, à son étrangeté ; bref, d'explorer l'inconnaissable des colonisés qui échappait au colonisateur.

Là où les coloniaux dénonçaient à travers les figures du pirate, du voleur de bestiaux, du coupeur de routes, des privilégiés contrariés, des exploités refoulés par la colonisation, en somme de l'archaïsme résiduel voué à s'effacer au fil de la modernisation avec laquelle se confondait la colonisation, les anticoloniaux détectent des traces de banditisme social, des primitifs de la révolte préfigurant la première vague de nationalistes, des vengeurs du peuple qui s'assument et des patriotes qui s'ignorent. Les coloniaux incriminaient la fainéantise, l'absentéisme, la mauvaise foi des indigènes, les condamnant à rester d'éternels mineurs. Les anticoloniaux

interprètent ces traits de mentalité, ces bribes de comportement comme les éléments d'une stratégie de dissimulation vis-à-vis du colonisateur pour continuer à être soi-même, perdurer à travers la « nuit coloniale » (Fehrat Abbas). En somme, les indigènes dés-humanisés et réifiés par le regard colonial sont réintroduits dans l'histoire, rétablis dans leur vérité, leur dignité, non sans mouvement pendulaire excessif en sens inverse. Sous la figure du hors-la-loi (coloniale), qui n'est peut-être qu'un forcené de l'honneur du clan ou un exalté voulant restituer la pureté de la foi profanée par l'étranger, ne construisent-ils pas de toutes pièces le sujet de l'histoire à venir, le héros sacralisé d'une révolution dont le centre de gravité s'est déplacé du Nord vers le Sud ?

Le mérite des historiens anticoloniaux, ensuite, ce fut de déplacer leurs lorgnettes en amont de l'épisode colonial, de chercher à comprendre sur quel terrain s'était greffé le phénomène colonial, quelle histoire il avait interrompue et déviée de son cours.

Ce fut à la fin des années 1960 et au début des années 1970 la spécialité et presque le monopole des chercheurs d'inspiration marxiste d'entreprendre de spécifier la formation sociale précoloniale de l'Afrique noire, des mondes ottomans, de l'Asie du Sud-Est. Cela supposait d'identifier l'âge historique selon la périodisation de Marx à laquelle ces sociétés appartenaient. Toutes sortes de variantes furent imaginées au mode de production asiatique, mince outillage conceptuel légué par Marx pour penser l'évolution historique des mondes non occidentaux. On s'efforça de caser l'Afrique noire dans un mode de production lignager (Claude Meillassoux), le Maghreb dans un mode de production archaïque (Lucette Valensi) ou militaire (René Galissot), le Tiers Monde en son entier dans un mode de production tributaire (Samir Amin), etc. On multiplia les transitions inachevées, les bifurcations inaccomplies entre les modes de production germanique et féodal, féodal et capitaliste, pour couler dans des moules

1. Sur Félicien Challaye, voir Charles-Robert Ageron, *L'anticolonialisme en France de 1871 à 1914*, Paris, PUF, 1973, 96 p.

2. Voir Colette et Francis Jeanson, *L'Algérie hors-la-loi*, Paris, Le Seuil, 1954, 320 p.

appropriés la complexité des mondes non européens à mesure qu'on affinait l'analyse¹.

Les historiens allergiques au marxisme purent dauber sur ce jeu de constructions formelles donnant lieu à des joutes scolastiques entre lointains épigones du grand Karl en quête de prestige tribunicien. Les marxistes considéreront ce débat pour penser les mondes précoloniaux comme le dernier épisode intellectuel pour situer le moment colonial dans l'histoire universelle. Depuis, les idéologies se sont dissoutes comme on sait et l'anthropologie est arrivée, qui postule la fin des philosophies de l'histoire. Nous baignons, par conséquent, dans une culture antitotalitaire nous interdisant d'oser penser historiquement avec des concepts empruntés à la vision de l'histoire héritée des Lumières. Quand il affleure, le concept doit être mou. Et nous nous croyons piégé par l'ethnocentrisme dès que nous nous hasardons à un comparatisme qui n'introduit pas un principe d'équivalence absolue entre cultures. Quand il émerge, le jugement sur l'Autre doit être purifié de toute séquelle du complexe de supériorité légué par le colonialisme.

L'effort de lecture du phénomène colonial par les historiens anticoloniaux s'attache, enfin, à saisir et interpréter le lien entre colonisation et genèse du sous-développement.

Pour certains, c'est l'encerclement des mondes précapitalistes par l'Europe protoindustrielle du 18^e siècle qui, en ruinant les artisanats ruraux et en satellisant les bourgeoisies marchandes indigènes, détruit des virtualités de développement manufacturier et étatique prometteuses. En somme, pour se développer, l'Europe devait sous-développer le reste du monde². Pour

d'autres, c'est à l'occasion de la crise de 1929 que se déclenche l'engrenage transformant le binôme pays avancés/pays arriérés en couple infernal pays hyper-développés/pays sous-développés³. Mais quel que soit le moment où se produit le « clash », tous pensent en termes de causalité et de filiation unilinéaire le rapport colonisation/sous-développement.

Est-il besoin d'insister sur l'effet d'entraînement exercé par le mode de pensée anticolonial sur la génération qui, au Nord comme au Sud de la Méditerranée, accéda à l'âge de la raison historique au temps de la décolonisation ? Faut-il préciser qu'à la contagion de cet outil d'analyse échappèrent, bien entendu, les historiens néo-coloniaux, ceux qui pronostiquèrent qu'un retournement intellectuel se produirait et que la génération suivante penserait la colonisation en terme d'âge d'or et non plus sous l'éclairage d'une légende noire⁴. Et puis restèrent de glace deux historiens atypiques, Henri Brunschwig et Charles-Robert Ageron, dont le temps qui passe fait ressortir la capacité à faire de l'histoire à contre-courant des pesanteurs intellectuelles de l'instant.

Je ne m'attarderai pas à faire ressortir les présupposés philosophiques et l'inavouable de l'histoire anticoloniale, son prisme simplificateur, son incomplétude. La pensée anticoloniale se réduisit trop souvent à n'être que la négation d'une négation. Elle se proposait de refigurer à l'endroit ce qui avait été, selon elle, défiguré à l'envers, mais, de toute manière, était déjà configuré. Remplacez les colons par les indigènes et vous dessinez le modèle d'intelligibilité de la réalité coloniale par ses contempteurs les plus passionnés. Les protagonistes changent de statut, mais le ressort d'une mise en intrigue manichéenne demeure. Ce tour de passe-

1. Voir en particulier les cahiers ronéotypés du CERM, n° 85 et 86 parus en 1970, le numéro de décembre 1969 de *La Pensée*, p. 57-93 et les actes du colloque de Vincennes tenus en février 1976 sous la direction de René Gallissot.

2. C'est la version du *drain* appliquée déjà au cas de l'Inde par K. Marx, reprise, transposée, réinterprétée par Lucette Valensi dans *Fellahs tunisiens. L'économie rurale et la vie des campagnes aux 18^e et 19^e siècles*, Paris, La Haye, Mouton, 1977, p. 368.

3. Catherine Coquery-Vidrovitch, « De l'impérialisme britannique à l'impérialisme contemporain. L'avatar colonial », *L'Homme et la société*, 18, octobre-décembre 1970, p. 61-90.

4. Xavier Yacono, *Histoire de la colonisation française*, Paris, PUF, 1969, p. 125 (coll. « Que sais-je ? », n° 452).

passé fut noté sur-le-champ par les observateurs les plus avisés¹.

Nous mettions en théorèmes l'histoire de la colonisation. Nous nous interrogeons — nous, historiens anti, néo, a-coloniaux — pour savoir si cet épisode était un avatar de l'impérialisme mercantile ou un archaïsme entravant la modernisation du capitalisme français². Nous dissertions pour savoir à quel degré la paysannerie algérienne ou sénégalaise avait été paupérisée, prolétarisée, « clochardisée ». Nous scrutions les avant-gardes pour saisir s'il y avait ou non jonction entre le mouvement social et la lutte nationale ou pour gloser sur leur capacité à promouvoir une modernité orientale.

Pendant ce temps-là, subrepticement, les historiens et anthropologues anglo-saxons ont débarqué sur un terrain que, forts de vieilles complicités nouées avec l'intelligentsia locale, nous nous étions cru réservé. Ils étaient affûtés par la connaissance des langues locales et aiguisés par la pratique d'une pluridisciplinarité de terrain et non de colloque. Et nous, nous fredonnions les mêmes rengaines sur la fréquence héritée de la décolonisation, alors que nos anciennes colonies, en faisant usage de leur indépendance, perdaient l'innocence historique que leur avait conférée la colonisation assumant à leur place tout le poids du *peccatus mundi*. Nous n'avions même pas l'expérience de nos prédécesseurs qui, eux, avaient trempé dans l'administration de la chose coloniale et le gouvernement de l'homme indigène. Nous fîmes la comparaison entre leur production³

1. Voir, par exemple, l'exemplaire et prophétique numéro d'*Esprit* consacré en juin 1957 aux « Maladies infantiles de l'indépendance » et l'excellent compte rendu des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon par Jean-Marie Domenach également dans *Esprit*, mars 1962, p. 454-463, et avril, p. 634-645.

2. La controverse, paradoxalement, s'est éteinte au moment où sortait la thèse stimulante de Jacques Marseille, *Empire colonial et capitalisme français, histoire d'un divorce*, Paris, Albin Michel, 1984, 461 p., qui est parue en porte-à-faux par rapport non pas au climat intellectuel des années 1980, mais au débat entre historiens.

3. Citons pour s'en tenir au monde islamo-méditerranéen au 19^e siècle et début du 20^e siècle : Edmund Burke III, *Prélude to Protectorate in Morocco. Precolonial protest and resistance, 1860-1912*, Chicago, Londres, University of Chicago Press, 1976, 306 p. ; James M. Malarkey, *The colonial encounter in French*

et la nôtre, qui ne tourna pas forcément à notre avantage. Plus que d'un réveil épistémologique, une révision de nos outils s'imposait. Elle est en cours. Et elle mérite qu'on en fasse le tour.

○ POSITIONS ACQUISES ET PROPOSITIONS
À L'ESSAI POUR « RENOUVELER
ET ÉLARGIR EN PROFONDEUR »
L'HISTOIRE DU FAIT COLONIAL⁴

Les articles et les thèses, les colloques et les essais (dont la dernière et ambitieuse synthèse consacrée à l'*Histoire de la France coloniale*) parus depuis une quinzaine d'années autorisent à faire le point.

Une évidence s'impose : il n'y a pas de mouvement ou d'école française pour faire l'histoire des mondes extra-européens à l'époque coloniale. La tendance à l'éclatement de la démarche historique est perceptible là comme ailleurs. Mais un commun dénominateur relie tous nos historiens : le refus du rejet de l'« histoire historicisante » par les deux premières générations de l'école des *Annales*. Tous comprennent d'abord la colonisation comme un événement, avec un commencement et une fin, comme un drame, avec son cortège d'incidents et d'accidents, de ruptures et de retrouvailles, comme un cycle qu'il convient de traiter avec les procédures d'antiquaire minutieuses et exigeantes définies par les fondateurs de la *Revue historique*⁵. Avant de dérouler la recherche autour de la trilogie : économie, société, civilisation, encore faut-il tricoter menu le fil qui, établissant une compréhension synoptique de ce passé, nous épargne de laisser trop de ces cadavres dans des placards que fouillent avec insistance nos

Algeria. Asymmetric and symbolic violence in the city of Constantine, Houston, University of Texas, 1980, 308 p. ; Daniel J. Schroeter, *Merchants of Essaouira-urban society and imperialism in South Western Morocco, 1844-1886*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, 322 p.

4. Je m'inspire du plaidoyer de Marc Bloch et Lucien Febvre dans le numéro un des *Annales* de première génération.

5. Au risque de laisser aux acteurs et commentateurs retraités de la grande histoire, que n'étouffe pas la passion du petit fait exact, le monopole de l'interprétation des événements encore non refroidis de notre passé colonial : Dien Bien Phu, l'OAS, les harkis, etc.

collègues d'outre-mer, et déjoue le piège d'anachronisme auquel s'expose l'historien avançant à l'aveuglette sur un terrain non événementialisé au préalable. Cependant, la périodisation à laquelle tout le monde vise n'est pas un terminus, comme chez Langlois et Seignobos, mais un point de départ, un instrument de travail pour rebondir sur d'autres axes problématiques. En somme, il nous faut faire de l'histoire à la manière de la *Revue historique* d'antan et, conjointement, il nous faut penser l'histoire non pas d'après Braudel, mais après Braudel. Pas le récit d'une part, le concept de l'autre, mais un récit interprétatif.

C'est là que surgit la ligne de démarcation entre deux optiques, deux tendances. Il y a ceux qui envisagent le moment colonial comme un processus et mettent l'accent sur le projet qui l'a enclenché, les acteurs qui l'ont actionné, les « forces profondes » qui s'inscrivaient à l'arrière-plan et n'interviennent pas comme des fatalités mais comme un marchepied pour des hommes qui font l'histoire et, en gros, savent l'histoire qu'ils font. Ces historiens, par souci de classement, nous les rangerons sous la bannière, d'une part, de Pierre Renouvin et Jean-Baptiste Duroselle, d'autre part de René Rémond. Tous inclinent à privilégier le champ politique, parce qu'il est selon eux un prisme où se décomposent les forces constitutives de l'histoire se faisant, en particulier quand il s'agit de la France, ce pays « stato-centré », au dire de Pierre Nora. Les uns et les autres nous ont appris à faire la soudure entre histoire coloniale et histoire nationale, à démêler finement la part du national dans ce qui est colonial et du colonial dans ce qui est national : de Colbert à Charles de Gaulle¹. Mais parce qu'ils pensent les mondes extra-européens à partir des métropoles, il est évident qu'ils ont du

mal à circonscrire exactement la situation coloniale et à voir de face les indigènes.

Il y a ceux qui envisagent la colonisation comme un système avec une idéologie, des mécanismes, sinon des lois, imposant aux acteurs des contraintes et à l'explication historique une hiérarchie dans l'entendement. Ce sont des « structuralo-marxistes », qui maintiennent que l'économique reste « la détermination en dernière instance » à travers une cascade de médiations afférentes au jeu politique, à la machinerie sociétale et à l'univers des formes symboliques. Ces historiens ont introduit dans le champ de l'histoire coloniale les problématiques de Jean Bouvier, Pierre Vilar et Michel Vovelle sur la manière dont s'enchevêtrent et se hiérarchisent l'économique, le social et le mental. Ils n'ignorent ni les travaux de l'anthropologie économique (K. Polanyi, M. Sahlins), ni les faisceaux de savoir interdisciplinaires qui se greffent sur la lancée de l'orientalisme et de l'africanisme. Les historiens qui s'inscrivent dans cette mouvance nous ont appris à creuser sous l'écaille de la conjoncture jusqu'à la structure, mais au risque peut-être de remplacer le mouvement par une succession d'immobilités. Leurs analyses s'emploient bien à mettre à jour la genèse et à nu la crise du phénomène colonial, moins bien à saisir l'intervalle qui s'étire entre le commencement et la fin.

Ces observations n'ont pas pour prétention de construire un historiogramme de la recherche française sur notre passé colonial. La mode de « l'état des lieux » est retombée. L'inventaire urge moins que le retour réflexif sur notre manière d'écrire cette histoire, qui, depuis peu, s'essaye à la penser, à la sentir différemment, à la juger à partir d'autres critères.

Repenser le phénomène colonial : pour cela, il importe de sortir de notre « splendide isolement ». En élargissant, bien sûr, le champ d'observation par la comparaison avec d'autres empires coloniaux². En

1. Exemple de dosage dans *Relations internationales*, 4, décembre 1975 : Jean-Baptiste Duroselle, « 1881, l'année de la Tunisie », p. 5-20, et Jean-Claude Allain, « 1911 : l'année du Maroc. La marche sur Fès », p. 21-38.

2. Un groupe de travail animé par C.-R. Ageron et

confrontant de manière moins oblique et moins ponctuelle notre démarche avec celle des « sciences sociales ». Je vois bien les objections m'assailir et je les comprends, puisque je me les pose à moi-même. En croyant, par exemple, annexer à nous l'anthropologie, ne risquons-nous pas, en réalité, d'être captés par cette discipline à prétention faustienne (avoir le dernier mot pour expliquer le phénomène humain)? De glisser d'une réflexion dans l'histoire à une réflexion sur l'histoire? De succomber à la fureur déconstructiviste qui fait rage dans les sciences de l'homme et multiplie l'espèce des « saltimbanques faisant le *salto mortale* sur rien »¹?

Et pourtant je crois que nous gagnerions à nous tourner plus systématiquement du côté des anthropologues. Pour en rester au cas de la France, nos travaux souffrent au moins de trois oublis. Nous ne nous sommes pas familiarisés avec l'œuvre de Louis Dumont qui, en opposant un *homo hierarchicus* indien et un *homo aequalis* occidental, nous stimule pour penser la différence entre « eux » et « nous ». Nous avons largement ignoré l'introduction en France, et son maniement par Roger Bastide dans ses travaux sur les Amériques noires, du concept d'acculturation, si pertinent pour comprendre comment fonctionne l'échange inégal des cultures entre colons et indigènes. Nous avons peu fréquenté les recherches de Georges Balandier sur les pouvoirs africains, indispensables pour repenser le politique à partir d'autres schèmes que ceux de la Rue Saint-Guillaume.

Je crois que nous sommes allés trop vite aux faits, comme l'exige la tradition néo-positiviste qui fonctionne comme un surmoi terrorisant la conscience de l'historien, et que nous ne passons pas assez de temps à élaborer conceptuellement ce que nous cherchons à appréhender dans le phénomène

colonial². Je ne préconise pas d'user du répertoire des sciences sociales comme d'un lexique pour construire je ne sais trop quelle nouvelle structure de compréhension narrative, mais comme d'une boîte où puiser des idées pour s'employer à faire reculer le non-événementiel, c'est-à-dire « l'historicité dont nous n'avons pas conscience comme telle », selon la formule de Paul Veyne.

Il importe de ressentir plus intensément aussi la spécificité du moment colonial. Longtemps nous avons fixé notre objectif sur l'ère protocoloniale : par réaction contre le syndrome du commencement absolu qui intoxiquait l'imaginaire des historiens coloniaux. Il faudrait maintenant regarder du côté de l'histoire postcoloniale et cesser d'abaisser une frontière symbolique entre celle-ci et la période des indépendances confisquées. L'Etat colonial continue à hanter le bulletin officiel de l'Etat indépendant. Le sentiment d'une absence, celle des colons, vous étirent dans le centre d'Alger, d'Alexandrie ou de New Delhi. C'est comme si quelque chose d'immense et de terrible avait quitté la maison. Prendre la place du Père suppose, en réalité, un travail de deuil, qui produit des effets et laisse des traces. Un écrivain saurait dire cela. Pourquoi pas un historien ?

Partir du présent et remonter en arrière : cette opération de rétrodiction s'impose pour restituer ce qui fut la relation coloniale non plus en termes ontologiques à travers le cri des intellectuels (Franz Fanon, *Peaux noires, masques blancs*) et les catégories de l'analyse clinique (Octave Manoni, *Psychologie du colonisé*), mais à partir de la logique du vécu des simples gens rétablie grâce à la saisie des destins minuscules que suggèrent les archives, quand elles enregistrent le procès-verbal du quotidien colonial.

M. Michel prépare, en liaison avec des universitaires étrangers, un colloque d'histoire comparée des décolonisations.

1. Selon George Steiner, l'admirable historien des Antignes ; cf. entretien dans *Le Monde*, supplément des livres, 14 janvier 1991.

2. La thèse encore inédite consacrée par Robert Ilbert à *Alexandrie (1830-1930)* prend à revers cette assertion trop abrupte. Dans cet essai d'histoire sociale et culturelle, le discours sur la méthode n'est pas abattu d'emblée, mais disposé aux points nodaux de l'ouvrage, de manière à convier le lecteur à franchir des seuils et à progresser dans le labyrinthe de la cité avec un fil d'Ariane qu'on finit de dénouer seulement au bout du périple.

L'idéal, ce serait la trouvaille d'archives et l'élaboration du questionnaire, qui produiraient des versions coloniales de *Montaillou* d'Emmanuel Le Roy Ladurie ou de *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier au XVI^e* de Carlo Guinzbourg. Constatons que pour l'heure les percées monographiques relèvent ou bien de l'égohistoire¹ ou bien du roman familial au sens freudien² ou encore de l'enquête sociographique de terrain³. Il y a donc encore beaucoup de traces et vestiges à chercher⁴, d'indices à épingle⁵, de témoignages à collationner⁶ et de signes à interpréter, quand il s'agit de fixer les acteurs du drame colonial, cet épisode, unique dans l'histoire des relations conflictuelles entre civilisations, d'échange asymétrique et passionnel entre partenaires inégaux.

Asseoir le jugement que nous portons sur le phénomène colonial sur d'autres critères que le bien et le mal ne signifie nullement pratiquer l'ataraxie à force de « regard éloigné » (Lévi-Strauss) et la neutralisation éthique à coup de jugements suspendus. Cela implique de nous réinterroger sur la signification du phénomène colonial à partir des grandes œuvres contemporaines qui nous ont appris à comprendre l'ambivalence de l'histoire et à regarder en face l'insoutenable. Au risque de la partialité, je choisirai ici Michel Foucault et Hannah Arendt.

De Foucault je retiendrai moins *Surveiller et punir* que les pages admirables consacrées à la « microphysis » du pouvoir dans *La volonté de savoir*⁷. Certes, en s'appuyant sur

les textes normatifs qui réglementent l'assujettissement des indigènes (du code noir de Colbert aux codes de l'indigénat fin du 19^e), il serait tentant d'acclimater outre-Méditerranée le dispositif caractérisant la société disciplinaire selon Foucault. La société coloniale, a priori, en paraît une matrice plus idéale que la société métropolitaine. Mais les objections très fortes émises à ce schéma par Jacques Léonard dans *L'impossible prison*⁸ pourraient être reprises, moyennant transposition et peut-être atténuation, dans le cas de la colonisation, où s'expérimente une société que l'on qualifiera d'ultra-disciplinée, plutôt que de disciplinaire.

Les variations discursives de Foucault sur le pouvoir, l'effet de mode passé, méritent d'être rapportées à la situation coloniale. Elles permettraient de sortir du face-à-face un peu manichéen et toujours paroxystique qui immobilise colons et indigènes de part et d'autre d'une « barrière coloniale » intangible (Gilbert Meynier). En réalité, dans la situation coloniale comme dans toute société, il y a des états de pouvoir fluctuants qui engendrent des « cristallisations institutionnelles » n'ayant de cesse de se faire et se défaire, où les rôles ne sont pas assignés une fois pour toutes et sur une base exclusivement ethnique. Etudier sur le vif, archives au poing, une tournée de ramassage de l'impôt ou une opération sanitaire à l'occasion d'une bouffée de typhus dans les campagnes marocaines au temps du protectorat, c'est bien vérifier qu'il n'y a pas un lieu central du Pouvoir, pas plus que d'un grand Refus, que le pouvoir vient d'en bas et qu'il est partout, comme la résistance qu'il sécrète.

Hannah Arendt pourrait être un relais pour passer de la micro-histoire, à laquelle la démarche de Foucault nous convie, à la macro-histoire, en nous suggérant d'opérer deux décentrement. Dans *L'impérialisme*⁹,

1. Jacques Berque, « L'entrée dans le Bureau Arabe », dans Jean Duvignaud (dir.), *Nomades et vagabonds*, Paris, Bourgois, 1975, p. 113-139 (coll. « 10/18 »).

2. Edgar Morin, *Vidal et les siens*, Paris, Fayard, 1989.

3. Jean Duvignaud, *Chebika*, Paris, Gallimard, 1968, 2^e éd. chez Plon, 1990, 498 p. (coll. « Terre humaine »).

4. Le plan et l'ononastique des villes coloniales, le paysage agraire, le mobilier, etc.

5. Le timbre-poste, la carte postale, les fragments et les éclats de la quotidienneté instillés dans les annonces et avis disséminés dans la presse, etc.

6. Voir, par exemple, le recueil foisonnant de souvenirs de contrôleurs civils établi dans Roger Gruner (dir.), *Du Maroc traditionnel au Maroc moderne. Le contrôle civil au Maroc, 1912-1956*, Paris, Nouvelles Editions latines, 1984, 254 p.

7. Michel Foucault, *La volonté de savoir*, tome 1, Paris, Gallimard, 1984, p. 121-127.

8. Jacques Léonard, dans Michèle Perrot (dir.), *L'impossible prison*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 9-28.

9. Hannah Arendt, *L'impérialisme*, traduction française de *The origins of totalitarianism*, tome 2, Paris, Fayard, 1982, 350 p.

nous la voyons moins préoccupée de s'interroger sur les causes (illimitées) et les effets (inépuisables) de la colonisation que de lui donner un sens. Le rapprochement qu'elle opère entre le colonialisme version belge au Congo et britannique en Afrique du Sud et le nazisme surprend et fait réagir. Mais qui niera que la colonisation moderne a pu être un lieu de fixation du « nationalisme tribal » et une expérience d'enfermement et d'assujettissement préfigurant les systèmes totalitaires ?

Dans *Eichman à Jérusalem*¹ nous trouvons une réflexion qui nous pose question : et s'il y avait une version tropicale d'Eichman à écrire, un Dupont ou un Smith à Bandoeng ? Car il ne s'agit plus seulement de disserter sur les guerres oubliées de la conquête et celles sur-exposées, mais sous-analysées, de la décolonisation, mais sur l'oppression coloniale ordinaire : essai sur la banalité du mal... inoculé en l'occurrence non par des hommes échappant à la normalité, taillés dans le matériau inhumain du héros de Conrad dans *Au cœur des ténèbres*, mais par des êtres ordinaires comme vous et moi...

Qu'il soit *néo* ou *anti*, *a* ou *post*-colonial, l'historien de chez nous aujourd'hui n'a plus à expier ou à s'autodéfendre, à accuser ou à s'excuser. Notre passé colonial s'est suffisamment éloigné pour que nous établissions enfin avec lui un rapport débarrassé du

complexe d'arrogance ou du réflexe de culpabilité. Cet héritage, il ne s'agit pas de l'assumer pour en savourer, comme nous y invite l'esprit du temps, l'étrangeté inquiétante, mais pour lui donner un sens. Le moment colonial fait partie sinon de l'incompréhensible, du mal-compréhensible et du sous-analysé dans notre trajectoire récente. A ce titre, il annonce, dès le 19^e siècle, les obscurités de notre siècle qu'il appartient dorénavant aux historiens d'élucider. Il convient donc de faire en sorte que la distance temporelle se creusant entre nous et notre passé colonial ne devienne pas un intervalle mort, privé de signification et qu'entre nous et cette réalité de la colonisation, qui fut pour certains une expérience et pour beaucoup une épreuve, s'opère une « transmission génératrice de sens », pour s'inspirer de la formule de Paul Ricœur². Chez l'historien dépourvu de vérité préétablie, cela suppose de confronter les positions opposées qui ont été examinées ici, d'éprouver en soi leur tension, de creuser leur écart et peut-être de les dépasser.

□

1. Hannah Arendt, *Eichman à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1981, 486 p.

2. Paul Ricœur, *Temps et récit*, vol. 3, Paris, Le Seuil, 1985, p. 320.

Daniel Rivet est professeur à l'Université Lyon II, chercheur associé à la Maison de l'Orient méditerranéen et secrétaire de rédaction des Cahiers d'histoire.